

vous connaissiez le mal de la tuberculose, ses désespérances, sa mort vivante. Comme ce vers de la comtesse de Noailles dit bien le pauvre tuberculeux qui n'a pas été pris à temps :

Je suis déjà morte puisque je dois mourir.

Ma lettre s'allongerait si je me laissais entraîner à dire les tristesses et les ruines que sous-entend un hôpital de sanatorium. Que d'avenirs soustraits, de fiançailles écartées, de foyers amoindris. Quelle tare, mes chers amis, au sein de notre civilisation. Je pense à la guerre et aux boches ; quelle autre tare — mais qu'on va laver et assainir, celle-là.

Lisez quelques livres sur la tuberculose, sur l'alcoolisme ; des ouvrages scientifiques : c'est épouvantable. Puissiez-vous réfléchir ; et dans la conscience de vos prédispositions et des risques d'infection déjà encourus et à encourir, puissiez-vous apprécier le conseil d'un examen au point de vue tuberculose, dès la sortie du collège.

Vous le devez à votre vocation. Vous le devez à votre collège. à vos parents, à vos labours, à tout ce qui a permis votre aggrandissement moral et intellectuel. Faites qu'il ne soit en vain ; vérifiez votre corps, l'agent qui sur le marché de demain réalisera les valeurs d'aujourd'hui.

Je ne puis cesser de me répéter tant ma conviction est grande qu'avoir fait ce à quoi je vous induis le sanatorium ne me verrait, et que ma mère et ceux qui m'aiment auraient ignoré cette épreuve.

Ne dites pas que mon cas est une exception sur une classe entière de finissants. Les autres ne savent rien. Je n'ai appris, pour ma part, que par un ensemble de circonstances providentielles, qui assurent ma guérison, qui me garantissent une vie d'activité et me favorisent d'une exception, en vérité, très heureuse. Ne sachant si vous êtes malades, prenez les précautions ultimes pour que, si le cas était, vous ne soyez victimes.

Croyez à ma parole, mes chers amis, sentez-en le coeur. Ma lettre par le nombre de pages, est déjà une lettre d'amour. A regret comme si ma plume ne vous avait assez convaincus, je vous laisse avec le mot de de Vigny : "Une belle vie, c'est une grande pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr".

A l'heure de la grande pensée, puissiez-vous ne rien ignorer de ce qui la réalisera. C'est mon cordial souhait ; c'est toute ma lettre.

Croyez-moi votre ami.

UN ANCIEN ELEVE.

Pour copie conforme : P. Q. D.